

## Jean RIGOLLOT (E.C.L. 1914) 1894-1949

Jean Rigollet est né à Lyon le 21 novembre 1894. Après de solides études au Lycée Ampère couronnées par le baccalauréat mathématiques en juillet 1911, il entre sur titre à l'Ecole Centrale Lyonnaise que dirigeait alors son père.

Brillant élève autant qu'excellent camarade, durant les trois années d'études il tient la tête de la promotion et sort en Juillet 1914, quelques jours avant la déclaration de guerre, classé second sur 75 sortants. Certains prétendent que, par délicatesse, son père n'avait pas voulu qu'il sorte premier. Pendant son séjour à l'Ecole il prépare également à la faculté des sciences les certificats supérieurs de mathématiques générales, physique générale et physique Industrielle et obtient le titre de licencié es sciences en même temps que son diplôme d'ingénieur.

Le 4 septembre 1914, il est mobilisé au 8<sup>e</sup> génie à la Couronne près d'Angoulême. Il fait ses classes et part sur le front en 1915, détaché du 8<sup>e</sup> génie dans une formation d'artillerie d'abord, puis ensuite au service de l'aviation.

Promu officier en 1916, il demande à partir en Orient ou il reste jusqu'à la fin de la campagne.

Il participe aux opérations de Salonique, à l'offensive du Vardar en liaison avec l'armée serbe, à la libération de la Serbie et à l'occupation de la Hongrie. Plusieurs fois cité il est décoré de la croix de guerre et de la médaille d'or de la bravoure serbe. Prisonnier de Bela-Kuhn, il ne sera démobilisé que vers la fin de 1919.

De cette campagne d'Orient où il eut à supporter de nombreuses privations et de grandes fatigues, paludisme et typhus, il revient au mois de novembre 1919 la santé quelque peu ébranlée.

Après quelques semaines de repos, il commence sa carrière industrielle et entre comme ingénieur aux usines Progil de Lyon-Vaise, puis, quelques mois après, est envoyé aux usines des Boches de Condrieu de la même société. Il y reste jusqu'en 1922 époque à laquelle il quitte Progil pour entrer dans le Groupe du Comptoir des Textiles Artificiels (C.T.A.). C'est là où il va donner sa vraie mesure.

Sa distinction, sa culture, sa compétence technique, sa grande valeur morale surtout, le désignent déjà comme un chef. A l'usine de Gauchy, près St-Quentin (Cie générale des applications de la cellulose), il se surclasse immédiatement et devient très rapidement le directeur de l'usine, poste qu'il va occuper pendant dix huit ans de 1923 à 1941. Là, il travaille en collaboration avec M. Emile Chatin, alors administrateur de la Société des applications de la cellulose qui devait devenir son beau-père quelques mois plus tard.

Le 27 décembre 1923 en effet, Jean Rigollet épouse Mademoiselle Henriette Chatin dont il eu cinq enfants, un fils et quatre filles.

Travailleur acharné et infatigable, autant qu'époux et père de famille exemplaire, il se dépense sans compter, se dévouant aux siens, à ses amis, à son personnel, à son usine toute entière, aux œuvres sociales et à la ville de Gauchy dont il reste maire durant de nombreuses années.



Elu et réélu plusieurs fois président de la Société industrielle de St-Quentin, qui groupe l'ensemble des industries du département de l'Aisne, il s'intéresse à toutes sortes d'activités et plus particulièrement aux questions d'enseignement professionnel et technique dont il comprenait toute la nécessité et toute l'importance. C'est en reconnaissance de ses services qu'il reçoit en 1938, la croix de la Légion d'Honneur au titre du Ministère de l'Education Nationale.

Septembre 1939 le mobilise à nouveau, comme capitaine de réserve du génie et il est affecté en cette qualité à la défense aérienne du territoire à Dijon jusqu'en juin 1940.

En 1941 il rejoint Gauchy puis, du fait de la double zone résultant de l'occupation allemande, est nommé à Lyon dans les services administratifs du C.T.A. où il va rester jusqu'en décembre 1944. C'est alors qu'il est promu directeur des services administratifs et rentre à Paris, au 7 de l'avenue Percier où il est chargé de l'étude de toutes les questions d'ordre syndical patronales et ouvrières, contrats collectifs intéressant le personnel ouvrier et les cadres supérieurs, etc.. tâche particulièrement ardue et délicate. Entre temps, il devient également administrateur de la Société Nationale de la Viscose.

Le 27 juin 1942, il a le grand chagrin de perdre son père, qui a laissé un ineffaçable souvenir dans la mémoire des nombreux E. C. L. qui l'ont connu alors qu'il présidait aux destinées de l'Ecole avec l'autorité et la distinction qui le caractérisaient.

Plus récemment, le 9 juillet 1949, un nouveau deuil le frappe dans ses affections, le décès de son beau-père, M. Emile Chatin, président du conseil d'administration de la Société Givet-Izieux, et président du conseil d'administration de la Société Nationale de la Viscose, avec lequel 12 avait collaboré pendant de si nombreuses années.

A peine un mois après, le 5 août, Jean Rigollet perd sa mère : nouvelle épreuve, terrible pour lui celle-là.

Les desseins de Dieu sont aussi troublants qu'impénétrables et qui eut alors

supposé que quelques semaines plus tard, il allait lui-même entrer dans son éternité, par une mort aussi soudaine que brutale.

A la suite de toutes les épreuves successives qu'il avait subi, Jean avait estimé nécessaire de se reposer dans le calme. C'est pendant ces quelques jours de repos qu'il prenait en compagnie de sa femme, qu'il est subitement frappé le 14 septembre au matin.

Ses funérailles ont été célébrées le 17 septembre en l'église St-Joseph des Brotteaux au milieu d'une très nombreuse assistance de personnalités industrielles et d'amis.

L'association E.C.L. était représentée par Marc Cachant de la promotion 1933 auquel s'étaient joints de très nombreux camarades et une importante délégation de la promotion 1914 à laquelle il appartenait.

A l'issue de la cérémonie religieuse, Auguste Béthenod, délégué de promotion, prononça une allocution dont nous extrayons le passage suivant : « Catholique convaincu et pratiquant, la mort ne t'a point surpris ; aussi es-tu parti pour le grand voyage certain de recevoir de Dieu la récompense promise par lui aux hommes droits. Il y a quelques semaines à peine, dans cette même église, nous accompagnions à sa dernière demeure ta mère vénérée — et je sais combien tu la chérissais —. Ce fut un choc terrible pour toi, mais nous étions loin de penser alors, que c'était la dernière fois que nous te serrions la main.

Au nom de la promotion de 1914, qui garde de toi le souvenir inoubliable d'un camarade d'élite et d'un véritable ami, je te dis non pas adieu mais au revoir.

Je sais que ta famille puisera dans ses sentiments de foi, le courage nécessaire pour supporter la grande épreuve qui la frappe.

Puisse nos condoléances attristées et notre profonde sympathie adoucir du moins le chagrin de ta chère épouse et celui de tes enfants devant qui nous nous inclinons respectueusement ».

Le 24 juin 1914 Jean Rigollet répondait en ces termes au président La Selve qui venait de recevoir de l'association, la promotion sortante :

« Pendant trois ans nous sommes restés ensemble, nous avons travaillé ensemble... sans votre association il n'y aurait plus de liens entre nous... grâce à elle, cette camaraderie de jeunesse, la plus sincère de toutes, ne disparaîtra pas... Ecole et Association sont deux mots qui ne signifient rien l'un sans l'autre, ce sont deux choses que l'on ne peut séparer... »

Le camarade d'il y a trente cinq ans..., l'ami de toujours... Jean Rigollet revit tout entier dans ces quelques mots.

Sa consigne fut jalousement gardée par la promotion de 1914 comme un précieux talisman.